

LE GROUPE DE RECHERCHE EN TRADUCTOLOGIE*,
Bernard Vidal, Lucie Joubert, Corinne Durin,
sous la direction de
Annick Chapdelaine et de Gillian Lane-Mercier

RETRADUIRE *THE HAMLET* DE FAULKNER

I. Enjeux de la traduction transparente et de la vernacularisation.

Bernard Vidal

Car en dernier ressort, il s'agit de savoir ce que doit signifier aujourd'hui la traduction dans notre champ culturel. Problème qui se double d'un autre, d'une intensité presque douloureuse. Je fais référence ici à quelque chose qui ne peut pas ne pas être évoqué : la condition occultée, refoulée, réprouvée et ancillaire de la traduction, qui répercute sur la condition des traducteurs, à tel point qu'il n'est guère possible, de nos jours, de faire de cette pratique un métier autonome.

Antoine Berman, L'épreuve de l'étranger.

«*Occultée, refoulée, réprouvée, ancillaire* », Berman, nous le constatons, ne lésine pas sur les mots. Cette accumulation d'épithètes virulentes, leur choix, nous amènent à penser que le critique tient moins à exprimer la dénonciation d'une iniquité que l'exaspération de sa conscience. Exaspération devant le défaut de reconnaissance dont pâtiennent socialement les traducteurs, certes, mais aussi et avant tout devant la perpétuation de la conception du traduire comme d'un fait accessoire. En particulier lorsque l'on songe, synchroniquement d'abord, à la place toujours grandissante que la traduction occupe au sein des échanges interculturels; diachroniquement ensuite, à son apport dans l'évolution des cultures. Qu'il s'agisse de l'expansion

brute du savoir comme ce fut le cas avec l'école des traducteurs de Tolède, ou de la simple croissance de langues vernaculaires (Luther et sa traduction de la Bible pour l'allemand; la *King James's Bible* pour l'anglais), notre savoir est pour une part appréciable redevable de son existence.

Pourtant, longtemps, précise Berman, «la traduction est restée largement "impensée" comme telle, parce que ceux qui en traitaient avaient tendance à l'assimiler à autre chose : à de la (sous-) littérature, à de la (sous-) critique, à de la linguistique appliquée»¹. Il en est résulté d'abord un statut ambigu de la traduction dans le champ de la réflexion; ensuite une éviction, en tant que science autonome, de la plupart des institutions d'apprentissage. De sorte que les commentaires de Berman² trouvent une confirmation connexe, mais plus probante encore, nous semble-t-il, dans la pédagogie de cette activité — qui se ramène le plus souvent, encore aujourd'hui, à une pratique subjective et étroitement empirique³, cela en dépit des percées accomplies depuis vingt ans dans la théorie de la traduction⁴.

En 1990 se formait à l'Université McGill, au sein du département de français, un groupe de recherche en traductologie, le GRETI, qui, conscient des besoins méthodologiques de l'enseignement ainsi que du gain théorique apporté par le changement de paradigme intervenu dans la pensée du traduire, changement cristallisé dans la formation de ce que l'on appellera désormais la «traductologie», décidait de pallier les insuffisances du premier par les ressources du second. Pour y parvenir, le groupe se proposait de tester un certain nombre de principes théoriques afin de joindre le résultat de ses recherches à l'élaboration de cette nouvelle «science traductologique»⁵, tout en demeurant fidèle aux intentions conceptuelles mises de l'avant par Berman :

La traductologie est la réflexion de la traduction sur elle-même à partir de sa nature d'expérience. [...] Réflexion et expérience : voilà des catégories que la philosophie n'a cessé de méditer, avec Kant, Fichte, Hegel, Husserl, Benjamin et Heidegger. Dont elle n'a cessé de méditer l'unité. Car lorsque l'expérience se retourne sur elle-même

pour se saisir et devenir plus pleinement "expérience", elle devient réflexion. Plus exactement, la réflexion n'est rien d'autre qu'un tel retournement. [...] La traductologie est donc *la reprise réflexive de l'expérience qu'est la traduction*, et non une théorie qui viendrait décrire, analyser et éventuellement régir celle-ci.⁶

La contribution du GRETI, participant de ce nouveau mouvement, a été d'entreprendre, selon le principe de la «traduction transparente», la retraduction d'un ouvrage de Faulkner, *The Hamlet*, paru aux États-Unis en 1940, traduit en français par René Hilleret et publié chez Gallimard en 1959.

1. La traduction transparente.

Levons d'emblée la méprise dont cet adjectif pourrait être la cause. La transparence dont nous parlons résulte de la réorientation des études en traduction et ne saurait désigner, au contraire de ce que nous a appris la tradition herméneutique, l'invisibilité tant prisée chez le traducteur. Invisibilité selon laquelle, en s'appuyant sur la «notion pré-scientifique de fidélité»⁷, on attendait de lui qu'il œuvre vers la perfection puis, son tour de force accompli, qu'il disparaisse, auteur occulté d'une création insoupçonnée. La transparence à laquelle nous faisons allusion se situe en fait au pôle opposé. Si nous devons choisir une analogie, nous dirions qu'elle s'apparente à la clarté de la «glasnost», l'objectif n'étant pas d'effacer le geste traducteur mais au contraire de le rendre manifeste, de le porter à l'avant-scène, de le démêler puis d'analyser le travail de transmutation accompli. Le GRETI s'inspire en cela du modèle proposé par Elmar Tophoven au Collège Européen des Traducteurs de Straelen, dont l'intention avouée est de parvenir à fixer sur papier «la reconstitution des chemins ayant permis de surmonter les difficultés»⁸ et de conserver les traces textuelles du processus traductionnel.

Réorientation des études sur le traduire, avons-nous dit. En effet, il s'est opéré un changement de focalisation tel que certains n'hésitent pas à parler de «révolution copernicienne»⁹. D'abord, parce qu'il a fallu que la traduction s'affirme comme science autonome, ce qui exigeait qu'après avoir «habité le non-

manifeste»¹⁰, elle apparaisse et, dans ce mouvement, se désenclave des champs affiliés, notamment de la linguistique dont elle avait fait son principal support théorique. Seulement ainsi parviendrait-elle à fonder un espace de réflexion qui lui serait propre¹¹. Ensuite, il lui a fallu lever toute ambiguïté sur son mode d'existence : c'est-à-dire qu'elle apprend à se constituer en processus (tributaire de l'histoire) et non plus en nature (relevant d'une transcendance)¹². Cette évolution de la pensée du traduire amène — phase obligée de la coupure épistémologique — à remettre en question certains pré-supposés, et mythes pourrions-nous dire, l'ayant jusqu'alors entravée : citons par exemple la vision dualiste de la réflexion, responsable d'une regrettable scission en opposés proclamés irréconciliables¹³ (création/copie; propriété/sujétion; fond/forme; littéraire/technique; sourciers/ciblistes); la conception néo-platonicienne du sens dont l'aboutissement a été l'ennoblissement abusif et l'édulcoration de la «mimésis verbale»¹⁴; enfin, l'exigence de l'invisibilité¹⁵ du traducteur qui, le temps aidant, a réussi à faire du nom de ce dernier «le lieu d'une insignifiance radicale»¹⁶. La traductologie s'interroge au contraire sur la place qu'occupe la création à l'intérieur du processus. Elle sait que son matériau premier est le langage et que celui-ci ne peut prétendre ni à la transparence ni à l'innocence, chargé qu'il est de «rémanences» obstinées. Elle apprend donc à «réintroduire le sujet traduisant dans le texte traduit, [à] faire la part de la subjectivité, [à] reconnaître la contingence dont est nécessairement grevée toute ré-énonciation»¹⁷. D'où l'intérêt de figer ces instants particulièrement fugaces qui constituent l'opération de traduction, pour livrer à l'étude ultérieure les démarches conceptuelles du traducteur, sujet qui, hélas, était demeuré notoirement absent de la pensée du traduire¹⁸.

L'entreprise du GRETI se situe donc dans l'optique de la théorisation d'une pratique, la suivant pas à pas et en gros plan tout au long de son cheminement. Selon Tophoven, l'application d'une telle démarche ne révélerait pas seulement les détours, les «premières hésitations d'un traducteur

s'approchant du "marbre" d'un texte original, elle permettrait aussi de déduire [...] l'essentiel d'un procédé ayant valeur d'un modèle plus ou moins digne d'être gardé en mémoire»¹⁹.

2. Retraduction, actualisation, vernacularisation.

Si traduire est un acte historiquement et culturellement situé, il en découle que la position du GRETI a changé par rapport à l'attitude des premiers traducteurs de Faulkner. D'abord parce que la production de celui-ci ne constituait pas à leur époque un tout achevé ni ne possédait le prestige qui entoure son œuvre aujourd'hui; ensuite, corollairement, parce que l'appareil critique à son égard s'est amplifié de façon considérable depuis sa mort (1962). Le GRETI se propose de tirer le maximum de profit tant des recherches accumulées sur le corpus faulknérien proprement dit, ne serait-ce qu'en ce qui a trait aux récurrences (comme celle du mot *obliterated*) ou aux termes emblématiques migrant d'un roman à l'autre (tel le *Frenchman's Bend*), que des recherches accomplies, en élargissant le champ d'étude, dans la critique littéraire. Remarquons que cette dernière a subi un déplacement analogue, son champ d'intérêt étant passé de la source, l'écrivain, au texte puis, plus récemment, au récepteur, par le biais de la théorie de la réception.

En outre, La Pléiade a entrepris depuis 1977 la publication de Faulkner en français. Un troisième tome incluant *Le Hameau* sera dans un avenir prochain de nouveau confié à Michel Gresset. En attendant, Gallimard lui a proposé une retraduction de *The Hamlet* en 1990, mandat dont il a accepté la responsabilité. Il ne nous paraît pas inopportun dès lors d'engager le GRETI dans l'axe de la complémentarité. Partant d'une position décentrée par rapport à l'Hexagone, il saurait mettre de l'avant les apports de la littérature francophone d'Amérique (louisianaise, canadienne, acadienne, québécoise), contribution pouvant servir, par exemple, à la traduction de certains termes culturels ou systématismes lexicaux et morphologiques. La solution préconisée par le GRETI, référence soumise à l'approbation dans les publications qui s'ensuivront, permettrait peut-être à longue échéance une uniformisation des textes faulknériens, ceux-ci ayant en effet

été modelés par plusieurs consciences traduisantes (Coindreau, Raimbault, Delgove, Hilleret, etc.).

Notre choix de *The Hamlet* engage tout l'enjeu de la retraduction, pour laquelle bien des motifs peuvent être invoqués : l'intention critique, le désir de «réactualiser», la nécessité d'une amélioration, la volonté de surpasser; autant de raisons applicables à des degrés divers dans notre cas. Cependant, de manière plus précise, disons que la version de Hilleret affiche suffisamment d'erreurs pour qu'un recommencement soit justifié. De plus, toute traduction vieillit, et pour ce qui est de l'œuvre faulknérien, il ne nous semble pas présomptueux de dire que les traductions que nous en possédons sont avant tout des traductions-introductions. Un des objectifs du GRETI serait de parvenir à ce que Meschonnic définit comme une traduction-traduction, celle qui, consciente du travail préliminaire accompli par Hilleret ou Delgove ou Coindreau, ne cherche plus à effacer la distance séparant l'œuvre originale de la culture réceptrice.

Donc, désir de correction certes, mais aussi de réactualisation, avec l'intention de tenir compte dans notre version de deux facettes du talent faulknérien, le comique et la mimésis verbale, qui ont eu particulièrement à souffrir de leur passage au français dans la traduction-introduction de Hilleret²⁰. Par exemple, *The Hamlet*, déploie une remarquable fresque sociolectale, souci de «vérisme langagier» qui constitue la marque non seulement du grand écrivain américain, véritable folkloriste des langages à nos yeux, mais aussi de sa littérature nationale. Or, les horizons d'attente de la société française se sont montrés particulièrement sourds à cette résonance, et les instances de cautionnement ayant évalué les premières traductions — préfaciers, critiques, journalistes, universitaires — ont concouru à entériner l'éviction²¹. À un point tel que Berman, préfaçant un ouvrage récent, n'hésitait pas à accuser la traduction d'être devenue à la longue «un puissant agent anti-dialectal»²².

Une autre des tâches que s'est fixées le GRETI est donc de contrecarrer cette tendance déformante du traduire (l'élimination des réseaux vernaculaires²³), et de proposer des éléments de solution. Selon Annick Chapdelaine, «Faulkner avait des partis pris esthétiques très marqués, et [...], comme dans tout ce qu'il écrivait, la transcription du vernaculaire était le fruit d'un travail scrupuleux»²⁴. De plus, toujours selon A. Chapdelaine, le vernaculaire participe fonctionnellement à la dimension comique de *The Hamlet*, de sorte que ne pas le prendre en compte dans la traduction fait perdre à l'œuvre et son identité et sa qualité comique.

Toutefois, un problème de taille surgit à ce stade car, qui dit vernaculaire, dit ancrage géographique précis puisqu'il n'est guère possible de le traduire sans immédiatement choisir un territoire. Notre premier choix se portera vers le Québec. Choix motivé non par l'intention de pratiquer une métamorphose du passé ni de tenter une «illusion de souvenir qui aide[rait] à faire entrer l'œuvre dans le répertoire national»²⁵, mais par la richesse des ressources vernaculaires d'abord et ensuite parce que le Québec partage avec les autres littératures francophones d'Amérique un nombre considérable de traits communs, allant jusqu'à l'identité de certaines locutions ou expressions. Cette similarité constitue un fonds langagier dans lequel nous puiserons et qui, provenant à la fois des espaces diachronique et synchronique de la langue, a le double avantage d'être, d'une part, une synthèse de ces deux espaces, puisque ses termes et expressions, d'origine française, sont encore utilisés aujourd'hui; d'autre part, de se trouver être une enclave francophone dans le même espace géographique que les États-Unis, c'est-à-dire l'Amérique du Nord, après avoir vécu le même processus historique de colonisation européenne suivi d'une rupture avec sa métropole. Tous ces points communs entre le Sud des États-Unis et le Québec, auquel s'ajoute celui très grave et tout aussi pertinent d'être des pays vaincus, concourent à établir entre eux des liens privilégiés de traduction²⁶.

Ce qui nous amène à aborder une dernière question, épineuse : s'agit-il (encore) d'une nouvelle québéçisation d'un texte étranger? De suite, levons le doute : nullement. Et nous tenons à nous démarquer de toute tentative de réappropriation. Loin de nous l'idée de tenter une annexion, une traduction à la «Michel Garneau». Nos marqueurs suivent scupuleusement le balisage du texte de départ (TD). Cependant, au contraire des traducteurs hexagonaux qui n'ont pris en compte les dialectes que de façon très négligente, notre visée ultime est de tenter un élargissement de la langue non en «québéçisant» abusivement mais plutôt en «faulknérisant» le français. Nous idiomatisons sur les points du récit forçant à un choix précis en explorant avant tout les possibilités offertes par le continent, de la Louisiane au Québec, donc par une mobilisation des ressources qui existent déjà dans le français, mais en dehors de cette langue aseptisée que constitue «le français de traduction». Toutefois, si la réalité du texte de départ se trouve être réfléchie dans la québécoise nous n'hésiterons pas à proposer des potentialités nouvelles — empruntant alors le terme québécois. Ce problème est particulièrement visible pour les dialogues, où les propos des personnages nous obligent, ainsi que nous l'avons déjà mentionné, à ancrer notre traduction dans une géographie particulière.

II. Problèmes de réception

Lucie Joubert

Nous partons conscients des enjeux de la «franco-américanisation», donc de la compréhension du texte, tant par rapport à l'Hexagone que par rapport au Québec lui-même. Nous abordons ici le problème de l'accueil de notre texte. De façon très pragmatique, précisons que notre entreprise n'est pas commerciale, ce qui nous permet d'emblée d'échapper à certaines contraintes de marché imposées par les éditeurs, ces experts de la réception dont le rôle est d'avoir toujours le dernier (ou plutôt le premier) mot en la matière. Cependant

même si certaines contraintes d'édition nous sont épargnées, nous travaillons néanmoins pour un lecteur éventuel, et devons appréhender sa réaction. En effet, le lecteur

joue un rôle important dans toute écriture, mais si pour l'écrivain il peut rester *implicite*, il devient pour le traducteur nécessairement *explicite*. Le traducteur doit s'interroger consciemment sur la réception, travailler plus encore que l'auteur — plus consciemment en tout cas — pour rendre recevable son texte. C'est pourquoi l'on peut affirmer que la traduction est une écriture à orientation prioritaire vers un destinataire précis²⁷.

Or, le public québécois est, de façon générale, assez « chatouilleux » sur la question de son identité; il aime à se reconnaître dans un texte, mais pas trop. Le tollé suscité récemment par une version de la Bible en québécois — proposée par des professeurs de l'Université Laval — prouve qu'il existe, dans ce domaine, des limites à ne pas dépasser. Bien sûr, le travail dont il est ici question diffère passablement de l'autre entreprise mais il se heurte quand même à certains obstacles somme toute assez apparentés. Car subsiste l'éternel et délicat problème de savoir où établir la frontière entre une terminologie respectueuse du contexte nord-américain et une autre qui risquerait de faire basculer le texte dans un folklore aussi dépassé qu'inutile.

Le travail du traducteur devrait être de se soumettre à une scrupuleuse opération de relecture critique afin d'éliminer toute tentation annexionniste dans le processus de sélection terminologique. Cette étape de la traduction revêt ici une importance capitale puisqu'elle évite au GRETI la tentation de québécoiser à tout prix.

Il faut aussi se demander de quelle façon réagira ce lecteur québécois, justement, lorsqu'il sera confronté par exemple à un dialogue faulknérien qui étalera sans complexe les « ousque » et les « icitte ». Le roman étant, pour bon nombre de lecteurs, une invitation à l'évasion et au dépaysement, ne risque-t-on pas de les rebuter en leur offrant une vision du monde un peu trop fidèle à ce qu'ils connaissent déjà? Non pas que les Québécois

aient honte de leur vernaculaire : ils le parlent avec vigueur et fierté, ...entre eux. Mais, proverbialement soucieux de l'image qu'ils projettent à l'étranger, sont-ils prêts à le retrouver et à l'apprécier chez Faulkner? Ne préféreront-ils pas, par un faux souci de vraisemblance, la trahison du demi-argot négligemment proposé par la version de Hilleret?

Le public québécois, par conditionnement intellectuel, a renoncé à remettre en question les incongruités des traductions françaises de romans américains. Il ne tiquera pas devant la description d'une sortie de «lycée» ou de l'intervention d'un «gendarme» à New York. Son esprit, habitué à de tels écarts sémantiques, effectue machinalement les remaniements qui s'imposent. Le mouvement fait partie de sa lecture; il ne s'étonne même plus. Notre approche risque donc de bousculer ses certitudes en provoquant une confrontation avec un vocabulaire, une syntaxe ou un niveau de langue qui vont rejoindre directement son quotidien, ce qui aura probablement pour effet de réveiller un sens critique anesthésié par des décennies de traductions jamais sérieusement remises en question.

Nous parlons ici, bien sûr, du texte écrit et non de la traduction théâtrale qui, depuis la fin des années soixante, a pris une tangente favorisant l'incorporation des sociolectes québécois dans la poursuite d'une quête identitaire «vis-à-vis de l'Autre», l'Autre n'étant plus seulement «l'Anglais, le conquérant», mais aussi «le Français qui rejoint dans l'imaginaire la place de l'Étranger»²⁸. En d'autres termes, le vernaculaire québécois «mis en scène» a précédé le vernaculaire «mis en texte»; ce processus est somme toute assez prévisible dans la mesure où le théâtre comporte une dimension orale au sens concret du terme alors que le roman est représentation écrite de l'oral.

La retraduction de *The Hamlet* permet maintenant «le surgissement d'une nouvelle intelligence de [cette] œuvre»²⁹ par le lecteur québécois. Celui-ci, en effet, voit sa tâche de récepteur enrichie, compliquée penseront même certains, par la nécessité de décoder l'insertion dans les dialogues de l'élément vernaculaire. Cet élément nouveau modifie son horizon

d'attente, c'est-à-dire «l'expérience [qu'il a] du genre dont [l'œuvre] relève, la forme et la thématique d'œuvres antérieures dont elle présuppose la connaissance, et l'opposition entre langage poétique et langage pratique, monde imaginaire et réalité quotidienne»³⁰.

L'intérêt de cette lecture renouvelée que nous proposons réside dans le choc, pour le Québécois, de voir se fusionner subitement monde imaginaire et réalité, sinon quotidienne du moins familière. De plus, le choix de traduire les dialogues en vernaculaire fait à l'occasion surgir le spectre du «French Canadian Patois» et met le lecteur en demeure de mesurer pour lui-même son degré de plaisir ou d'inconfort à retrouver dans un texte littéraire les traces d'un français oral qui fut —et est toujours— intimement lié à la question de l'identité nationale.

Notons qu'une telle retraduction aurait été impensable il y a quelques années, non seulement pour des raisons épistémologiques évidentes (changement de paradigme du traduire) comme nous l'avons mentionné précédemment, mais pour des raisons de susceptibilité linguistique. En effet, selon Chantal Bouchard, «dans les années quarante et cinquante, on voyait surtout dans le *French Canadian Patois* une ennuyeuse réputation qui faisait passer les Canadiens français pour un peuple ignorant et inculte»³¹. La réception des passages en vernaculaire constitue, croyons-nous, une épreuve particulièrement révélatrice pour le lecteur québécois qui peut alors évaluer le crédit qu'il donne à la langue qu'il parle dans une prise de conscience ponctuelle et aiguë des différences qu'elle affiche face à la norme hexagonale. L'expérience de la lecture de cette retraduction de *The Hamlet* l'amènera progressivement, du moins nous l'espérons, à dépasser ce réflexe paralléliste et à savourer les dialogues sans succomber au syndrome de la «faute commise» ou de l'obsession du «français véritable»³².

Cependant, si l'entreprise du GRETI risque de déranger le lecteur québécois qui verra la tradition bousculée, qu'en sera-t-il du lecteur étranger, plus particulièrement du lecteur français, lorsqu'il devra s'adonner à un double décodage auquel rien ne l'avait préparé, puisqu'il va de soi que les traductions

hexagonales sont de mise? Le surgissement au détour d'un dialogue de cette langue parallèle forcera une acclimatation de sa part. Par exemple, l'emploi d'un terme tel que «étrange», au sens de «étranger», ne risque-t-il pas de perturber un code de perception formé selon une tradition autre ou de froisser une sensibilité habituée à plus de réserve, sinon de prudence? Peut-être, mais n'est-ce pas là notre objectif? Écoutons Berman :

Si la tâche de la traduction est d'élargir la capacité signifiante et expressive d'une langue, d'une littérature, d'une culture, d'une nation, et donc du lecteur, elle ne peut pas être totalement définie par ce qu'*a priori* la sensibilité de ce dernier peut accueillir; justement, tout le prix de la traduction est (théoriquement) d'élargir cette sensibilité.³³

III. Application pratique

Corinne Durin

De façon pratique, nous consignons nos réflexions sur fiches informatiques chaque fois que le texte pose un *problème* de traduction. Par *problème*, nous entendons une difficulté d'ordre lexical, syntaxique, morphologique, stylistique, qui exige soit une recherche ponctuelle, soit une mise au point théorique. Pour ce qui est de la présentation finale de nos réflexions, comme ce fut le cas pour cet article, nous nous sommes inspirés du modèle barthésien de *décomposition* du texte tel qu'il apparaît dans *S/Z*, soit la division du texte tuteur en lexies, que nous numérotions, et la sous-division de celles-ci selon une catégorisation empruntée à la linguistique : lexicologie (*LEX.), syntaxe (*SYNT.), morphologie (*MOR.), sémantique (*SÉM.), et stylistique (*STYL.). À intervalles réguliers, nous intercalons des paragraphes récapitulatifs, sortes d'apartés critiques dans lesquels nous élaborons sur les points n'ayant pu faire l'objet d'une étude détaillée dans les notes. Nos commentaires sont le résultat d'une analyse de groupe, au ralenti, groupe à l'intérieur duquel chaque participant-e demeure parfaitement conscient-e qu'elle/il

constitue un *Je* qui n'est pas «un sujet innocent, antérieur au texte et qui en userait ensuite comme d'un objet à démonter ou d'un lieu à investir» mais que «ce “moi” qui s'approche du texte est déjà lui-même une pluralité d'autres textes, de codes infinis, ou plus exactement : perdus (dont l'origine se perd)»³⁴. Nous ne prétendons donc pas nous placer derrière l'alibi rassurant de l'objectivité absolue.

À titre d'illustration, nous proposons dans les pages qui suivent une brève analyse, considérablement simplifiée et raccourcie pour des raisons d'espace, de la fin du deuxième paragraphe du roman, passage narratif type et qui, dans la version de Hilleret, a eu à subir l'effet des «tendances déformantes» dénoncées par Berman. Tout d'abord, dans la modification de l'agencement initial : ainsi, les deux dernières phrases du texte tuteur ont été coupées respectivement en trois et en quatre segments et comportent l'ajout de nombreux signes de ponctuation (points, virgules et points-virgules). Cette imposition d'une logique nouvelle constitue, en termes bermaniens, un parfait exemple de rationalisation : «La rationalisation re-compose les phrases et séquences de phrases de manière à les arranger selon une certaine idée de l'*ordre* d'un discours»³⁵. Partant du point de vue que «La grande prose – roman, lettre, essai – a [...] une structure en arborescence (redites, prolifération en cascade des relatives, incisives, longues phrases, phrases sans verbe etc.) qui est diamétralement opposée à la logique linéaire du discours en tant que discours», «la rationalisation, d'après Berman, ramène violemment l'original [...] à la linéarité»³⁶.

En second lieu, et dans le même esprit, Hilleret a choisi de remplacer la succession peu ponctuée de “and” par des virgules. Un exemple : alors que la dernière phrase du passage anglais comporte neuf “and”, la traduction n'en a que 5 mais ajoute 5 virgules et 1 point-virgule (en plus d'avoir divisé la phrase en trois). On assiste ainsi à une double destruction : d'une part, la destruction du systématisme “and”, très prisé dans l'œuvre de Faulkner, et d'autre part, la destruction du rythme, propre au texte anglais.

Le résultat combiné de ces trois tendances déformantes aboutit à 8 phrases, 2 points-virgules et 41 virgules dans la traduction alors que l'original ne contient que 5 phrases, 22 virgules, 2 parenthèses et 3 tirets. La version française affiche 51 marques de ponctuation contre 32 dans le texte de départ (TD).

Ces éléments découlent en réalité d'une seule tendance, l'ennoblissement. Hilleret, participant au même titre que les autres traducteurs de Faulkner à la tradition classique française, a pris le parti de «débarrasser [le texte] de [ses] "lourdeurs" d'origine au profit du "sens"»³⁷. Appliquée uniformément, une telle approche *francise* Faulkner plutôt qu'elle ne *faulknérise* notre langue et produit une traduction "annexionniste" plutôt qu'"ex-centrique", une traduction-introduction plutôt qu'une traduction-texte.

Le passage que nous reproduisons ci-dessous continue l'incipit amorcé par le premier paragraphe. Il s'agit d'une analepse rétrospective dans laquelle le narrateur situe l'histoire du *Frenchman's Bend* et de son propriétaire, un «étranger», «un Français».

The Hamlet

Even his name was forgotten, his pride but a legend about the land he had wrested from the jungle and tamed as a monument to that appellation which those who came after him in battered wagons and on muleback and even on foot, with flintlock rifles and dogs and children and home-made whiskey stills and Protestant psalm-books, could not even read, let alone pronounce, and which now had nothing to do with any once-living man at all—his dream and his pride now dust with the lost dust of his anonymous bones, his legend but the stubborn tale of the money he buried somewhere about the place when Grant overran the country on his way to Vicksburg.

Le Hameau. Traduction de René Hilleret

Son nom même était oublié, tout ce qui avait fait son orgueil n'était plus qu'une légende sur cette terre qu'il avait arrachée à la jungle et domptée. Cette appellation restait comme une espèce de monument, que ceux qui vinrent après lui, dans des chariots délabrés, à dos de mulets et même à pied, avec des fusils à pierre, des chiens et des enfants, des alambics pour faire leur whisky à la maison et leurs livres de psaumes protestants, ne pouvaient pas même lire, à plus forte raison prononcer. Son rêve et son orgueil n'étaient plus maintenant qu'une poussière mêlée à la poussière abandonnée de ses os anonymes; sa légende, rien que l'histoire persistante de l'argent qu'il aurait enterré quelque part dans les environs, lorsque Grant avait traversé le pays en se dirigeant sur Viesburg [sic].

[1] Even his name was forgotten

* SYNT. Even his name : *Même son nom* ou *Son nom même?*

Placé avant, "même" a sans conteste le sens de "aussi, de plus, encore plus" [cf. *difficultés de la langue française* de Thomas, p. 257]; placé après par contre, et puisque le substantif qui précède est au singulier, sa valeur peut être adverbiale ou adjectivale. La traduction choisie par Hilleret, "Son nom même", peut se lire comme son nom *lui-même*, qui correspondrait en anglais à "His *very* name" et non à "Even his name".

*MOR. «Même son nom était oublié, son orgueil plus qu'une légende», l'ellipse de «être» aboutit à une structure qui, certes, colle plus exactement au TD que la nôtre mais qui, par contre, provoque une anacoluthie, donc une rupture de construction. Si nous choisissons d'imposer l'anacoluthie à notre texte, il s'agit dès lors de savoir quelle sera l'intention portée par la figure, son effet sur le lecteur, et de là, sa justification. [N'oublions pas que la structure anglaise est correcte du point de vue grammatical].

GRETI [1] Même son nom était oublié,

[2] *his pride but a legend about the land*

*SÉM.: **fierté** ou **orgueil**? René Bailly dans son *Dictionnaire des synonymes* précise : **Fier** se dit de celui qui, s'imaginant que lui seul est quelque chose, et que les autres ne sont rien, ne se communique pas et ne se familiarise pas; il est dominé à la fois par l'idée de dédain et celle d'orgueil. **Orgueilleux** est le nom que l'on donne à celui qui, étant plein de son propre mérite, se contemple, s'admire, et croit, à tort ou à raison, être quelque chose (Bailly:273). Le faste dont s'entourait le propriétaire du *Frenchman's Bend* nous porte à croire qu'il aimait épater, s'admirer. D'où notre choix de orgueil.

GRETI [2] son orgueil n'était plus qu'une légende sur la terre

[3] *he had wrested from the jungle and tamed*

*SÉM. : **Apprivoisée, domestiquée** ou **domptée**? D'emblée, le choix de «tamed» plutôt que «domesticated» (ou «cultivated») en anglais amène l'élimination de «domestiquée». Le français dispose ici d'une palette plus riche, semble-t-il : «dompter, apprivoiser, domestiquer, dresser, mater, amadouer, maîtriser, juguler». Tous partagent le sème central de l'assujettissement et de la soumission à une autorité. Bailly (p. 46) trace les contours suivants : **apprivoiser**, c'est faire perdre à un animal, le plus souvent par la douceur, son caractère sauvage, et le rendre plus traitable; **domestiquer**, c'est soumettre à l'usage de l'homme un animal sauvage; **dompter**, c'est réduire par la force un animal sauvage à l'obéissance; **dresser**, c'est instruire, former des animaux sauvages ou non dans un but déterminé. «Dompter», qui aurait pu convenir figurativement, connote cependant une idée excessive de force. «Dresser», qui implique tout comme «dompter» une formation, sous-entend pour sa part l'aptitude du sujet «dressé» d'accomplir seul ce qu'il a appris, autonomie qui ne nous paraît pas applicable à une terre. Ces distinctions nous poussent à privilégier «apprivoisée» car l'essentiel ne paraît pas être un apprentissage particulier mais l'élimination du caractère sauvage. Ce qui s'applique sans heurt à une terre.

GRETI [3] qu'il avait arrachée à la jungle et apprivoisée

[4] as a monument to that appellation which those who came after him in battered wagons and on muleback and even on foot,

*SÉM. : *battered wagons*. Si «wagon», que l'on se gardera de confondre avec son homonyme français, se traduit assez exactement par chariot, que dire de «battered» qui engage une causalité durative que ne possède pas nécessairement son équivalent «délabré», plus proche du résultat, de la constatation. Si nous consultons le *American Heritage Dictionary of The English Language* (AHEL), «To batter» signifie «to strike with repeated heavy blows; 2. to damage by hard use». Le *Merriam-Webster* des synonymes (p. 233) nous apprend que «maim, cripple, mutilate, batter, mangle» partagent un même sens : «to injure so severely as to cause lasting damage» et précise que «batter» implique «a pounding that bruises, deforms, or mutilates». Pourrions-nous ici proposer «chariots démolis»?

GRETI [4] pour servir de monument à ce nom que ceux qui vinrent après lui dans des chariots délabrés ou à dos de mulet ou même à pied,

[5] with flintlock rifles and dogs and children and home-made whiskey stills and Protestant psalm-books, could not even read, let alone pronounce,

*MOR. : Dans cette énumération, le TD élimine les articles, conférant à l'ensemble une impression d'accumulation. Une formulation équivalente serait d'utiliser l'article indéfini pluriel, sachant que celui-ci *contribue à élargir l'espace et à estomper les contours* : «...avec des fusils à pierre et des chiens et des enfants et des alambics à whisky qu'ils fabriquaient eux-mêmes...». Toutefois, l'impression obtenue connote un certain désordre, celle du particulier prélevé sur un tout de manière quelque peu confuse. Si cette impression peut s'accepter pour des fusils et même des chiens, il n'en est plus tout à fait de même pour des enfants ni des alambics, le particulier étant ici bien précis et non prélevé sur un tout indéfini.

****STYL.** La tentation serait ici d'étoffer et d'expliciter la préposition *with* par *armé*. ce qui constituerait à nos yeux un cas d'ennoblissement.

*****SEM.** *Home-made whiskey stills* : "alambics pour faire leur whisky à la maison" dans la version de Hilleret; il est, pensons-nous, sous-entendu que le whisky sera fait maison (étant peu probable que les pionniers aient tous eu dans l'idée de s'établir comme marchands de whisky). Il semble plus raisonnable d'inférer que la précision *home-made* s'applique aux alambics eux-mêmes.

GRETI [5] avec leurs fusils à pierre et leurs chiens et leurs enfants et leurs alambics à whisky qu'ils fabriquaient eux-mêmes et leurs livres de prières protestants, ne pouvaient même pas lire, encore moins prononcer,

I. L'ennoblissement. Dans les dernières lexies [4], [5] et [6], l'ennoblissement — procédé qui consiste à rendre la traduction plus belle que l'original —, constitue une tentation redoutable pour le traducteur à qui on aura probablement appris à être un bon «styliste», à produire des phrases élégantes. Le «bien-écrire» français exigerait en effet que l'on supprime la répétition, toujours «lourde», de la conjonction «et», pour que cette dernière soit remplacée par une virgule, de manière à alléger la phrase. Tel n'est pas l'enjeu de notre retraduction. Ainsi que nous l'avons déjà indiqué, nous tenons à conserver le maximum des idiosyncrasies du texte original. Pourtant, dans la lexie [4] par exemple, si l'anglais s'accommode parfaitement de la succession des «and» (*those who came after him in battered wagons and on muleback and even on foot*), qui conservent à leurs compléments un caractère distinct, le français par contre, ne nous permet pas un même effet cumulatif. Que l'on en juge : «ceux qui vinrent après lui dans des chariots délabrés **et** à dos de mulet **et** même à pied», donne une impression d'adjonction insuffisamment différenciée. L'alternative doit être marquée, selon nous, de façon plus évidente : «vinrent après lui dans des chariots délabrés **ou** à dos de mulet **ou** même à pied», ce que le «ou» disjonctif accomplit tout en conservant le rythme créé dans l'original. Les lexies [5] et [6] ne présentent pas le même

problème. Seule une résistance purement stylistique empêcherait la répétition du «et», essentiellement cumulatif ici, autant en anglais qu'en français.

[6] and which now had nothing to do with any once-living man at all—his dream and his pride now dust with the lost dust of his anonymous bones,

«and which now had nothing to do with any once-living man at all» : segment entier omis dans la traduction de Hilleret.

GRETI [6] et qui maintenant n'avait plus rien à voir avec ce qui fut autrefois un être bien vivant —son rêve et son orgueil devenus poussière, mêlés à la poussière disparue de ses os anonymes,

[7] his legend but the stubborn tale of the money he buried somewhere about the place when Grant overran the country on his way to Vicksburg.

*MOR. Danger de confusion entre les faux-amis «a place» et une place. Nous avons choisi de particulariser le mot «lieu», terme générique traduisant «place», en sa nature, une plantation.

**SEM. Le personnage historique (Grant) associé ici à un nom de ville, l'un et l'autre fort connus —Vicksburg ayant été l'un des hauts-lieux de la guerre de Sécession, celui en particulier où furent reconnus le talent de stratège et la valeur militaire du général Grant—, apparaissent dans la fiction de façon oblique, en passant, comme ajouté sur le décor précédent. Leur rôle est évidemment de confirmer l'arrière-plan événementiel en s'appuyant sur ce que Barthes nomme le *code historique*, créant de la sorte «des effets superlatifs de réel.» (Barthes, *S/Z* :109). Ces deux noms propres sont donc fortement connotés militairement (c'est-à-dire culturellement) et axent notre décodage de «overran» et de «on his way to». Il ne s'agit nullement d'un banal mouvement de troupe anodin, comme le laisserait supposer la version de Hilleret «traversé le pays en se dirigeant sur»; d'ailleurs, le AHÉL est très clair : *Overran* : 1. *To attack and defeat conclusively.* 2. *To spread or swarm over destructively.* Le général Grant n'a pas «traversé»

mais plutôt «déferlé», terme qui, s'il ne contient pas nécessairement l'idée de victoire, connote néanmoins au figuré celle d'impétuosité, de fougue et de force. «Marche» s'impose puisque la tactique de Grant pour s'emparer de Vicksburg a bel et bien nécessité une marche d'encercllement.

GRETI [7] sa légende n'étant plus que l'histoire tenace de l'argent qu'il aurait enfoui quelque part dans sa plantation à l'époque où Grant déferla sur le pays dans sa marche sur Vicksburg.

Le Hameau. Traduction du GRETI

Même son nom était oublié, son orgueil n'était plus qu'une légende sur la terre qu'il avait arrachée à la jungle et apprivoisée pour servir de monument à ce nom que ceux qui vinrent après lui dans des chariots délabrés ou à dos de mulet ou même à pied, avec leurs fusils à pierre et leurs chiens et leurs enfants et leurs alambics à whisky qu'ils fabriquaient eux-mêmes et leurs livres de prières protestants, ne pouvaient même pas lire, encore moins prononcer, et qui maintenant n'avait plus rien à voir avec ce qui fut autrefois un être bien vivant — son rêve et son orgueil devenus poussière, mêlés à la poussière disparue de ses os anonymes, sa légende n'étant plus que l'histoire tenace de l'argent qu'il aurait enfoui quelque part dans sa plantation à l'époque où Grant déferla sur le pays dans sa marche sur Vicksburg.

Ce type d'analyse, apte à s'affiner avec le temps, saura favoriser, espérons-nous, un élargissement du rôle dévolu traditionnellement aux traducteurs et aux traductrices. La lecture en gros plan à laquelle doit se livrer l'analyste permet de mieux saisir l'impact de la conscience traduisante sur le résultat final, et force donc à acquiescer à la présence de cette dernière. En outre, avec la remise en question de la vision classique du traduire, s'élabore de façon concomitante un outil pédagogique susceptible de diversifier et d'améliorer l'enseignement de cette

matière. À la traduction scolaire proprement dite pourrait désormais s'adjoindre une réflexion sur l'acte lui-même, réflexion qui, transcendant l'immanence du message, enseignerait aux apprentis à rendre le processus plus «transparent» en eux-mêmes, c'est-à-dire à offrir en fin de compte une meilleure saisie de la détermination du sens.

* Le Groupe de recherche en traductologie (GRETI) est subventionné par le Conseil de la recherche en sciences humaines du Canada.

1 Antoine Berman, *L'épreuve de l'étranger*, Paris, Les Essais, Gallimard, 1984, p. 11.

2 Berman n'est pas le premier, loin de là, à dénoncer l'aspect «refoulé» ou accessoire de l'activité traduisante. Nombre de noms illustres l'ont précédé sur cette voie. Nous n'en retiendrons que deux, non des moindres, Valéry et Steiner, dont les commentaires illustrent avec acuité le statut du traducteur. Valéry : «Le traducteur est méconnu; il est assis à la dernière place; il ne vit pour ainsi dire que d'aumônes.»; Steiner : «Though the *Index translationum* issued annually by UNESCO shows a dramatic increase in the number and quality of books translated, though translation is probably the single most telling instrument in the battle for knowledge and woken consciousness in the underdeveloped world, the translator himself is often a ghostly presence. He makes his unnoticed entrance on the reverse of the title-page. Who picks out his name or looks with informed gratitude at his labour?». Nous ajouterons cette très belle formule donnée dans son allocution d'ouverture aux Deuxièmes Assises de la traduction littéraire (1985:19) par le maire d'Arles : «Les traducteurs littéraires, ces *écrivains de l'ombre*, méconnus, éparpillés, et pourtant ambassadeurs d'un immense patrimoine». On ne saurait mieux dire. C'est nous qui soulignons.

3 En 1963, Mounin parlant des écoles d'interprètes et de traducteurs affirmait : «Mais ces organismes enseignent la pratique des langues et la traduction comme activité pratique, sans qu'il soit jamais sorti de leur enseignement ni une théorie de la traduction, ni une étude des problèmes au moins que poserait cette théorie». *Problèmes théoriques de la traduction*, Paris, TEL Gallimard, 1963, p. 10-11.

4 «The status of the new discipline is however still uncertain, and in the traditional language departments it is at best known from hearsay. Even the historically oriented theories of literary translation remain exotic material, rarely taught and virtually unknown.» Mary Snell-

Hornby, *Translation Studies*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins Publishing Company, 1988, p. 8.

5 Le terme de «science» peut paraître à prime abord quelque peu prématuré pour caractériser une théorisation qui, de l'aveu même de ses contributeurs, n'en est encore qu'à ses débuts; ou surprenant pour des esprits habitués à considérer la traduction comme un «art», donc difficilement réductible à une série d'axiomes précis. D'où l'interrogation, voire même le doute, que l'on éprouvera sur le bien-fondé d'une appellation dont la nécessité ne semble pas *a priori* particulièrement opportune, surtout si l'on considère qu'il existe déjà une longue tradition en la matière, riche de nombreux essais ou traités, et que la réflexion à son sujet n'en est pas à ses premières armes. Néanmoins, abondance de biens n'est pas toujours signe de richesse. Dans le cas présent, le discours qui s'est élaboré au cours des siècles sur la traduction ne lui a guère été favorable d'une part et a d'autre part souvent été «dispersé», manquant de rigueur. Voir à ce propos l'article de Berman, «La traduction et ses discours», cité à la note suivante.

6 Antoine Berman, «La traduction et ses discours», *Meta*, vol. 34, n° 4, décembre 1989, p. 675-676. Les italiques sont de Berman.

7 Barbara Folkart, *Le conflit des énonciations, Traduction et discours rapporté*. Les Éditions Balzac, Candiac (Québec), 1991, p. 11.

8 Elmar Tophoven, «La traduction transparente, L'informatique et la traduction littéraire», *Protée*, printemps 1987, p. 95.

9 Antoine Berman, *L'Épreuve de l'étranger*, 1984, p. 301.

10 *Ibid.*, p. 280

11 «In recent years [...] the opinion has gained ground among translation theorists that transformational grammar, and to a certain extent structural linguistics in general, have been detrimental to the development of a general translation theory. This view was stated explicitly by Beaugrande (1978:8), who maintains that such schools of thought provided concepts and procedures totally inappropriate for translation, as for example, their emphasis on the formal classification of constants at the expense of variables, the restriction of study to word and sentence level, and above all, their exclusion of the study of meaning.» Mary Snell-Hornby, *op. cit.*, p. 67.

12 Meschonnic s'est à plusieurs reprises expliqué sur ce point. Voir à ce propos *Pour la poésie II* : «Une position historique change l'intraduisible. Ce n'est plus une *nature* mais une *histoire*. Il a des limites propres à des exemples concrets, limites que définit la possibilité toujours datée de ce qu'est écrire dans la langue d'arrivée et pour qui. Le traduit aide à traduire ce qui n'est pas encore traduit»

- (1973:358-59). «La notion de traduction est une notion historique» (1973:321). Steiner abonde dans le même sens : «The argument against translatability is, therefore, often no more than an argument based on local, temporary myopia.» *After Babel*, 1976, p. 250.
- 13 En fait, le point de litige à travers les siècles des principales tentatives théoriques a résulté de cette vision dichotomique (particulièrement entre le fond et la forme), jusqu'à en constituer leur point d'achoppement.
- 14 Par «mimésis verbale» nous désignons, sans entrer plus avant dans la problématique soulevée par le terme, tout ce qui relève de l'oralité dans le romanesque uniquement : dialogues, discours rapportés (directs, indirects, indirects libres) et même les monologues intérieurs. Nous n'incluons pas l'oralité théâtrale, qui engage des enjeux autres.
- 15 Cette invisibilité se prend dans les deux aspects du mot, matériel et conceptuel. Matériel en ce sens que le nom du traducteur continue souvent à être «effacé»; conceptuel en ce sens que l'apprentissage du métier vise, encore, à la disparition de l'aspect créatif de son geste : «miroir», «verre transparent», «reflet parfait», etc., deviennent les enjeux métaphoriques de sa pratique.
- 16 Sherry Simon, «Conflits de juridiction, La double signature du texte traduit», *Meta*, Vol. 34, n°2, juin 1989, p. 195-208.
- 17 Barbara Folkart, *op. cit.*, 1991, p. 14.
- 18 Combien de critiques évaluant un roman étranger dans une revue prennent la peine de mentionner son nom? Combien de bibliographies, énumérant des sources étrangères inscrivent le traducteur? Rappelons que jusqu'au milieu du dix-neuvième siècle, il n'était pas rare d'omettre toute référence à son égard, en particulier dans le genre romanesque (car tel n'était pas le cas pour les poèmes ou les pièces de théâtre). «Plutôt que le degré de subjectivité investie par le traducteur, la présence du nom du traducteur en vient à signaler la valorisation de certains types de discours. C'est donc d'après le critère de genre que se démarquent les pratiques de l'attribution.» Sherry Simon, *op. cit.*, p. 200.
- 19 Elmar Tophoven, *op. cit.*, 1987, p. 96.
- 20 Voir à ce propos l'article de Annick Chapdelaine, «Pour un palimpseste de la traduction française du personnage de Ratliff dans *Le Hameau* de Faulkner», *Palimpsestes*, n° 6, 4^e trimestre 1991, L'étranger dans la langue, p. 115-129. Notre entreprise est pour une part importante redevable du travail de madame Chapdelaine dans cet article.

- 21 Considérant la représentation sociolectale comme un détail de moindre importance ou, comme le remarquait Valéry Larbaud dans sa célèbre préface à propos du parler patoisant des personnages de *Tandis que j'agonise* : «Ce n'est guère qu'un anglais dégradé, entaché de négligence et de mauvaises habitudes» dont le traducteur, Coindreau dans ce cas-là, «a fait sagement en ne cherchant pas à rendre les caractéristiques.» Attitude révélatrice du monde littéraire de l'Entre-deux-guerres.
- 22 Antoine Berman, préface à Annie Brisset, *Sociocritique de la traduction, Théâtre et altérité au Québec (1968-1988)*, Éditions Le préambule, Longueuil (Québec), 1990, p.16.
- 23 Berman considère que la pratique occidentale de la traduction est soumise à douze tendances déformantes, respectivement : 1. La rationalisation; 2. la clarification; 3. l'allongement; 4. l'ennoblissement et la vulgarisation; 5. l'appauvrissement qualitatif; 6. l'appauvrissement quantitatif; 7. la destruction des rythmes; 8. la destruction des réseaux signifiants sous-jacents; 9. la destruction des systématismes; 10. la destruction des réseaux vernaculaires et leur exotisation; 11. la destruction des locutions et idiotismes; 12. l'effacement des superpositions de langue. Berman, *Traduction/Textualité, Texte*, n°4, 1985, p. 67-81.
- 24 Annick Chapdelaine, *op. cit.*, 1991, p. 119.
- 25 George Steiner, *Après Babel*, Albin Michel, 1975, p. 315 et 320. Traduit de l'anglais par Lucienne Lotringer.
- 26 Remarques tirées de l'article de Annick Chapdelaine, *op. cit.*, 1991, p. 125.
- 27 Betty Bednarsky, *Autour de Ferron. Littérature, traduction, altérité*. Préface de Jean-Marcel Paquette. Toronto, Éditions du Gref, Collection Traduire, Écrire, Lire., 1989, p. 14.
- 28 Annie Brisset, «Le public et son traducteur : Profil idéologique de la traduction théâtrale au Québec», *TTR. Études sur le texte et ses transformations*, vol. 1, no 2, 1988, p.12.
- 29 Hans Robert Jauss, *Pour une esthétique de la réception*. Traduit de l'allemand par Claude Maillard. Préface de Jean Starobinski, Paris, Gallimard, NRF, 1978, p. 44.
- 30 *Ibid.*, p. 49.
- 31 Chantal Bouchard, «Contes et légendes du Canada français : le mythe du French Canadian Patois, 1862-1970», *Bulletin de l'ACLA*, printemps 1990, vol. 12, n° 1, p. 47.
- 32 Voir Sherry Simon, «Éléments pour une analyse du discours sur la traduction au Québec», *TTR, Études sur le texte et ses transformations*, vol. 1 n° 1, 1988, p. 63-81, dans lequel elle fait

référence, entre autres, aux travaux de Pierre Daviault et de Marcel Boudreault.

33 Antoine Berman, *op. cit.*, 1984, p. 247. L'italique est de Berman.

34 Roland Barthes, *S/Z*, Paris, Seuil, 1970, p.16.

35 Berman, Antoine. «La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain», *Les tours de Babel : essais sur la traduction*, Éd. trans-Europ-Repress, Mauvezin, 1985, p. 69.

36 *Ibid.*, p. 69.

37 *Ibid.*, p. 73.